



HAL
open science

Représentation, géographie et historicité du patrimoine scientifique et technique.

Jérôme Lamy

► To cite this version:

Jérôme Lamy. Représentation, géographie et historicité du patrimoine scientifique et technique.. Des patrimoines en action. Mise en mémoire des activités scientifiques 1880-2016, 2020. <hal-03015096>

HAL Id: hal-03015096

<https://hal.science/hal-03015096v1>

Submitted on 19 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Représentation, géographie et historicité du patrimoine scientifique et technique.

Essai de synthèse¹

Jérôme Lamy (CERTOP – CNRS – Université Toulouse Jean Jaurès)

Dans ce chapitre de synthèse, je propose d'explorer les points de jonctions que les terrains sur lesquels les chercheurs du groupe PASTEL permettent de faire surgir. La réflexion engagée au sein de PASTEL sur les processus de patrimonialisation des activités scientifiques et techniques peut s'organiser autour de trois grandes catégories d'analyses traversant les sciences sociales contemporaines : la représentation, la géographie savante et la réflexion sur le présentisme. Les différents terrains explorés dans le cadre de PASTEL peuvent être recomposés au prisme de ces trois cadres interprétatifs. Pour commencer, je voudrais très rapidement resituer ces catégories dans l'état actuel de la recherche en sciences sociales.

Tout d'abord, la question des représentations. Elle a soulevé de nombreuses questions, notamment chez les historiens, à partir des années 1990. L'histoire culturelle, en particulier, s'est concentrée sur le travail processuel complexe qui accompagne toutes les pratiques humaines en projetant des schèmes d'intellection véhiculés par différents supports (médiatiques, livresques, iconographiques) ou bien – dans une perspective plus pragmatique – des appuis conventionnels² capables de relayer les actions, de stabiliser les communications et de maintenir les groupes humains en place. Roger Chartier, en particulier, avait suggéré de pratiquer une « histoire culturelle du sociale »³ capable de rendre compte des modes d'appropriation, c'est-à-dire l'ensemble des « opérations de construction du sens »⁴ attentive à la place des corps et des inscriptions dans l'espace. À sa suite, Alain Corbin a envisagé la radicalité d'une histoire soucieuse de restituer le « foisonnement » de tout ce qui vient constituer, chez chaque individu, le système perceptif organisant le rapport au monde et à soi⁵.

Ce décentrement par les représentations est articulé à la deuxième refondation des catégories, sur laquelle le projet PASTEL fait fond, c'est le *spatial turn* dans les études sociales des sciences. Depuis les premières ethnographies de laboratoires, à la fin des années

¹ Je remercie Anne-Claire Jolivet et Muriel Lefebvre pour leurs commentaires sur les versions antérieures de ce texte.

² Nicolas Dodier, 1993, « Les appuis conventionnels. Éléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, n° 62, 1993, pp. 63-85

³ Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 83.

⁴ *Ibidem*, p. 86.

⁵ Alain Corbin, « 'Le vertige des foisonnements'. Esquisse panoramique d'une histoire sans nom », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 39-1, 1992, p. 117.

1970, l'intérêt pour les « lieux de sciences » s'est accompagné d'une réflexion épistémologique sur la matérialité des pratiques scientifiques. L'enjeu d'heuristique est d'importance : il s'agit de comprendre comment des résultats savants obtenus en un lieu précis, dans des circonstances particulières et à travers des dispositifs spécifiques peuvent atteindre le degré d'universalité requis pour qu'ils puissent être validés et mis en circulation. Adi Ophir et Steven Shapin rappelaient ainsi, dans leur étude sur les « places of knowledge » que les structures physiques des bâtiments de science étaient saturées de références culturelles et symboliques⁶. Une partie des codes régulant les comportements et les pratiques se trouvaient intégrées et disséminées dans l'organisation concrète des lieux. Les études sociales des sciences se devaient alors de rendre compte des effets de cette spatialité dans l'ordre des pratiques. Tenir compte des lieux, de leur inertie et de leur place dans les ressources qu'ils offrent quotidiennement à l'activité savante, voilà les principales questions qui ont animé les études sur les sciences depuis une vingtaine d'années. Si l'accent a beaucoup été mis sur les enjeux géographiques de cette matérialité, les recherches récentes sur les réseaux de recherche et de collaboration ont mis en exergue l'importance des configurations de travail à distance⁷.

Enfin, la troisième catégorie d'intellection à partir de laquelle semble s'organiser les problématiques du groupe PASTEL est celle d'historicité. Les travaux de François Hartog sur le présentisme – cette crise du présent qui enfermerait les projections temporelles passées et futures dans l'instantanéité – concerne très directement le patrimoine. Le processus de sanctuarisation des traces historiques des activités humaines (sa généralisation et sa massification) ne sont pas sans conséquence sur les différentes façons dont les acteurs impliqués (qu'il s'agisse des « entrepreneurs de patrimoine » ou du public, des spécialistes de sciences sociales ou des médias) envisagent toutes les opérations de patrimonialisation.

C'est donc à partir de ces trois enjeux (relativement) contemporains des sciences sociales que je propose de redistribuer les réflexions sur les différents terrains investis. L'enjeu est aussi – j'y reviendrai en conclusion – de réfléchir sur les effets de cette inscription dans des débats épistémologiques situés, sur notre façon de travailler.

1- Le kaléidoscope des représentations

⁶ Adi Ophir, Steven Shapin, « Place of knowledge », *Science in context*, vol. 4, n°1, 1991, p. 10.

⁷ Dominique Vinck, *Du laboratoire aux réseaux. Le travail scientifique en mutation*, Luxembourg, Office des Publications Officielles des Communautés Européennes, 1992.

Plusieurs chapitres du présent ouvrage s'intéressent non pas seulement à la fabrique des représentations patrimoniales mais à ceux qui les portent. Anne-Claire Jolivet, à propos des manifestations accompagnant la célébration d'Henri Gaussen ainsi que Philippe Delvit, Claire Faure, Florent Garnier et Gaylord Mochel dans leur évocation des hommages rendus au doyen Marty emploient la même expression, celle d'« entrepreneurs de mémoire ». Cette notion, assez proche de celle d'« entrepreneur de cause »⁸, permet de penser le travail d'intéressement à l'œuvre lorsqu'il s'agit d'associer des acteurs susceptibles de détourner une figure patrimoniale, de lui donner corps, d'en agencer les éléments marquants, de lui restituer sa profondeur historique. Dans le cas de Marty, ses collègues se sont mobilisés pour que son nom soit associé à une salle : il a fallu à la fois constituer Marty en figure remarquable, dégager les éléments qui pouvaient le rendre éligible à une patrimonialisation et restituer l'importance des réseaux qu'il avait constitué (notamment localement). Anne-Claire Jolivet, en travaillant sur la réitération des principes organisant l'éthos scientifique dans le processus de mémorialisation d'Henri Gaussen, souligne que les entrepreneurs de cause sont aussi des pairs qui rendent hommage à un des leurs. La patrimonialisation est donc un processus qui participe du renforcement des logiques d'autonomisation du champ scientifique et de balisage des horizons épistémiques historiquement constitués.

La mobilisation des intérêts scientifiques pour les différents hommages (comme ceux rendus à Gaussen ou à Marty, mais aussi celui rendu à l'Institut de Mécanique des Fluides de Toulouse tel que le décrit Clair Juillet) constituent des rites d'institution. Pierre Bourdieu rappelait très justement que « parler de rite d'institution, c'est indiquer que tout rite tend à consacrer ou à légitimer, c'est-à-dire à faire méconnaître en tant qu'arbitraire et reconnaître en tant que légitime naturelle, *une limite arbitraire* (...) »⁹. En condensant des récits, des acteurs, des pratiques, en rappelant certains faits, certaines expériences et certaines réalisations, les hommages et les célébrations viennent découper, dans l'épaisseur des vies (institutionnelles ou personnelles) des représentations actualisées, traversées par l'intensité du présent. Cette sélection va parfois même, comme le rappelle Clair Juillet dans son chapitre sur l'IMFT, jusqu'à la torsion des chronologies. Ainsi, en 2016, les « 100 ans de mécanique des fluides » permettent, au prix d'une circonlocution, d'intégrer l'Institut (pourtant créé seulement en 1930) dans un chronotope élargi.

⁸ Roger W. Cobb, Charles D. Elder, *Participation in American Politics. The Dynamics of Agenda-Building*, Baltimore, Allyn and Bacon, 1972.

⁹ Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 43, n°1, 1982, p. 58.

Je l'ai dit, les représentations passent notamment (c'est le cas du doyen Marty mais aussi de nombres de scientifiques repérés par Robert Boure) par l'attribution du nom d'un défunt à une salle, un bâtiment ou même une rue. De même, la déclinaison analytique du terme « azilien » désignant une culture pratique historiquement située, exporte, bien au-delà du site la dénomination de la grotte du Mas d'Azil. Cette patrimonialisation de l'onomastique rappelle ce qu'Armando Petrucci nomme les « jeux de lettres »¹⁰. L'enjeu mémoriel est ici double car il s'agit de constituer la solennité d'un individu, mais aussi de démêler les enjeux de pouvoir qui président au surgissement d'un nom. Robert Boure parle d'une « sémiotisation du territoire » : l'espace urbain se déploie à la fois dans les hiérarchies scientifiques et dans les hiérarchies politiques que les noms apposés sur les architectures viennent matérialiser. Dans l'ordre des représentations, c'est bien cette sélection des messages produits qui organise l'agencement patrimonial.

2- Jeux d'échelle et encastremements

Toutes les contributions proposées insistent sur les emboîtements scalaires qui président au travail d'ajustements perpétuels des pratiques et discours patrimoniaux. Les recherches portant sur des individus (comme c'est le cas des études de Robert Boure, Anne-Claire Jolivet ainsi que celle de Philippe Delvit, Claire Faure, Florent Garnier et Gaylord Mochel mettent en exergue l'importance des circulations dans l'espace des acteurs. Le doyen Marty, par exemple, s'est construit localement en tant qu'avocat et bâtonnier (et le territoire municipal a été irrigué par ses prises de paroles publiques) ; au plan national et international, son activité de recherche s'est articulée à des manifestations d'ampleur (comme les journées franco-espagnoles). La restitution mémorielle reconduit les parcours gyrovague chapitre), de s'interroger sur les effets amplificateurs des carrières internationales dans la reconnaissance patrimoniale locale. La construction d'une « évidence » dans la célébration de certains individus est étroitement associée à des échelles de légitimation bien plus vaste que le lieu d'expression mémorielle.

Dans le cas de Gaussen, son centenaire a été l'occasion de trouver des points d'articulation avec l'espace pyrénéen : la conséquente mémoire photographique de la chaîne montagneuse a permis d'informer une pratique patrimoniale capable de saisir en un même mouvement le territoire physique et celui qui l'étudiait. Les jeux d'échelle ne sont pas

¹⁰ Armando Petrucci, *Jeux de lettres. Formes et usages de l'inscription en Italie, 11^e-20^e siècles*, Paris, Editions de l'EHESS, 1993.

seulement topographique ; ils relient des individus et les objets sur lesquels ils travaillent, quand bien même la taille de ses objets est démesurée (comme les Pyrénées). Cette série d'emboîtements entre des espaces très circonscrits (un bureau, un bâtiment, un rue) et des territoires immenses (un massif montagneux) autorise à imaginer un rapprochement potentiellement fécond entre la démarche d'exploration au sein de PASTEL et les propositions de l'anthropologue américain Georges E. Marcus à propos de l'éthnographiemultisituée¹¹. Ouverte aux objets massifs, cette approche anthropologique permet de saisir la complexité du terrain en acte : l'objectif est d'explorer les mondes vécus des enquêtés en repérant les connexions qui relient ces mondes entre eux. Par exemple, dans le cas du Mas d'Azil, le site est pris dans des réseaux politiques et culturels très locaux, comme la municipalité, mais également dans des territoires plus vastes, comme le département qui oriente et organise sa mise en patrimoine. Parallèlement, les objets et matériaux recueillis sur place sont eux-mêmes intégrés dans des logiques épistémologiques qui font se relier le site de fouilles dans ses plus fins replis et les grands schèmes archéologiques nationaux et internationaux.

Cette perspective multisituée me paraît particulièrement intéressante dans le cas des études sur les Pyrénées recensées par Caroline Barrera, Michel Grossetti et Marion Maisonobe . L'idée de suivre, à l'échelle mondiale, la mobilisation de données concernant les Pyrénées met en exergue des filiations ténues, voir même l'absence d'échanges (quand bien même les Pyrénées sont mobilisées comme objets d'exploration). Sur ce point l'exemple des chercheurs de Fairbanks en Alaska citant des travaux sur la chaîne pyrénéenne est éclairant : citer ne signifie nullement connaître. En nous attardant ainsi autant sur les sites de patrimonialisation que sur le travail de jonction et d'articulation de ces différents espaces d'expression, c'est toute la tentation réificatrice du mémoriel qui est mise au jour. En introduisant la notion d'encastrement – qui renvoie à des contraintes et des ressources donnant corps à une configuration socio-épistémique spécifique – Caroline Barrera, Michel Grossetti et Marion Maisonobe rendent raison d'un intérêt pour les Pyrénées qui peut être désindexé de l'espace géographique lui-même mais qui s'origine davantage dans des logiques épistémiques, sociales, économiques très diverses selon les époques.

Il ne s'agit pas d'inventorier exhaustivement les espaces concrets (re)parcourus par les entrepreneurs de mémoire, mais bien de comprendre comment ils organisent les déplacements entre les sites d'expression patrimoniale comme des moyens d'intensifier les objets de

¹¹George E. Marcus, « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, 1995, pp. 95-117

mémoire pour lesquels ils ont pris fait et cause. L'enjeu est d'importance, car c'est dans les plis de ces géographies contrastées et dans la fausse évidence de ces jeux scalaires que s'organise, à mon sens, la fabrique des dispositifs mnésiques contemporains.

3- Les fractures du temps

Le travail de mise en mémoire est fortement contraint par des chronotopes heurtés. On pourrait même dire qu'un schéma assez général structure les causes patrimoniales¹² : l'hommage, l'oubli et la redécouverte scandent le temps des objets mis en exergue. Par exemple, le doyen Marty est d'abord célébré par ses anciens collègues, juste après sa mort dans les années 1970. Puis il est oublié. Au point que son bureau se fige et que l'inertie de ses archives menace la stabilité du bâtiment. Enfin, l'exhumation symbolique du doyen achève le cycle mémoriel. Arrivée à ce point, l'intensification historique est telle que la figure de Marty sature l'espace mnésique. Philippe Delvit, Claire Faure, Florent Garnier et Gaylord Mochel parlent d'une « patrimonialisation involontaire » scandée par l'attribution d'un nom de rue, la dénomination d'un prix de thèse... Soudain, le doyen Marty devient une figure tutélaire, déformant la chronologie des personnages remarquables, occupant une place éminente dans un chronotope réadaptée.

Le rythme patrimonial est identique au Mas d'Azil : après une période d'intense exploration à la fin du 19^e siècle, le site est oublié au début du 20^e. Il est redécouvert dans les années 1930 avant d'être à nouveau délaissé. Sa renaissance contemporaine fait resurgir toutes les strates passées comme autant de nappes temporelles à expliquer dans leurs successions et leurs enchevêtrements.

De ces entrelacs mémoriels surgit parfois une patrimonialisation avant l'heure. C'est le cas par exemple en ce qui concerne l'IMFT puisque les célébrations d'anniversaires institutionnelles, l'organisation d'expositions (comme celle de la houille blanche en 1920) ou la structuration d'un musée de l'électricité entre 1939 et 1954 participent d'une mise en mémoire bien antérieure aux actions en faveur du patrimoine scientifique et technique qui émergent à partir des années 1980. On retrouve la même chose dans le cas de Gausson : lui aussi a été pris dans des processus anté-patrimoniaux qui avaient pourtant valeur mémorielle.

A l'instar de l'entretiens décrit par l'historien Patrick Boucheron, la réflexion collective sur la mise en patrimoine des objets ou des figures scientifiques et techniques mise en œuvre

¹² Stéphane Heritier, « Le patrimoine comme chronogénèse. Réflexions sur l'espace et le temps », *Annales de Géographie*, n° 689, 2013, p. 3-23.

au sein de PASTEL, s'inscrit dans une inquiétude réflexive redoublée. Patrick Boucheron prend l'exemple d'une harangue de Saint-François d'Assise rapportée avant que le prédicateur ne soit connu¹³. Mais il s'interroge : comment, en historien, restituer cette parole vive sans ignorer qu'elle est celle d'un personnage qui sera bientôt célèbre ? Peut-on faire abstraction de l'histoire connue jusqu'au bout ? Dans le cas de l'anté-patrimoine, il me semble que la même question se pose. Est-ce que nous ne percevons pas, sous la forme d'une mise en mémoire précoce, les mouvements contemporains que nous connaissons et dont l'achèvement ne justifie pas *ex-post* que nous les prenions pour l'annonce de l'inéluctable ? Parvenons-nous à distinguer les scintillements mnésiques des éclats téléologiques ? C'est là toute la difficulté de notre tâche : le patrimoine redouble la naturalisation des processus historiques. Non seulement ses derniers sont attestés, mais leur fabrique patrimoniale les transforme en évidence difficilement interrogeable.

Les différentes recherches menées dans le cadre de PASTEL permettent d'interroger ce travail sur la profondeur historique, ses rémanences et les effets d'hystérésis qui la travaillent. Le temps mnésique n'est pas un flux linéaire à partir duquel des segments précis seraient identifiables et potentiellement singularisés. Il s'agit au contraire d'une compression de strates poreuses ne cessant de s'interpénétrer. La tentation positiviste qui consisterait à démêler cet écheveau chronotopique n'est probablement qu'une illusion ; mais dans le même temps un flottement relativiste (qui supposerait une égale importance de tous les événements) n'est pas davantage souhaitable. Peut-être alors, devons-nous nous tenir dans cet position inconfortable d'un entre-deux mal assuré, attentifs à ce travail de rechronologisation permanente.

Le complexe de la lettre volée

En conclusion, je voudrai souligner à quel point, cette articulation de trois grandes catégories de sciences sociales, pour comprendre les processus de mise en patrimoine des sciences et des techniques, révèle la façon dont nous sommes nous-mêmes pris dans une logique générale de mémorialisation. La démarche entreprise au sein de PASTEL nous permet de tenir compte des stratifications temporelles, des emboîtements géographiques ainsi que de la circulation des représentations stabilisées de ce qui est cohérent pour rendre compte du passé. Se faisant nous perpétons les effets de sens que nous examinons. Nous sommes – au même titre que les pratiques examinées – des acteurs impliqués de la mise en mémoire des pratiques scientifiques et techniques. Nous maintenons à la surface du présent des acteurs, des

¹³ Patrick Boucheron, *L'entretemps. Conversations sur l'histoire*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2012, pp. 70-73.

lieux, des objets, des manières de faire qui avaient été exhumés par d'autres pour nourrir une discursivité patrimoniale. Mon propre propos, dans ce texte-même, est tout entier enveloppé par la logique présentiste qu'a pointée François Hartog. À l'affleurement de ce présent qui recombine sans cesse le passé et le futur dans une instantanéité intensifiée, peut-on opposer une dialectisation des représentations, de la géographie et de la temporalité qui nous permettrait de nous dépendre de l'ordre patrimonial qui s'impose à nous ?

Il est totalement illusoire (et même dangereux) de rechercher le plan ultime de la réflexivité qui nous autoriserait à nous dégager complètement du temps que nous habitons. En revanche, il est possible d'assumer pleinement cette appartenance au temps ramassé et replié de la patrimonialisation : oui, notre propos est bien de constituer une strate supplémentaire de connaissance sur les êtres et les choses ; oui, nous travaillons et écrivons, dans les sciences sociales, pour produire des savoirs qui seront bientôt consumés par d'autres recherches et viendront prendre place dans l'immense dépôt d'archives qu'on appelle la bibliographie ; oui, enfin, le travail que nous menons sur la mise en mémoire est une mise en abîme de nos propres modalités de recherche qui consiste à restituer des faits, des gestes, des pratiques, des inscriptions, des actions, des discours passés (même si ce passé est très récent).

Nous redonnons vie à quelque chose qui n'est plus. Nous n'en épuisons pas le sens ; nous n'en captions qu'une infime portion. Nous ne restituons jamais la profondeur complète de ce qui a eu lieu : nous en dégageons une efflorescence. En s'interrogeant sur la façon dont d'autres mettaient en formes des passés recomposés, nous nous sommes aperçus que nous faisons de même. À la manière de la lettre volée d'Edgar Allan Poe, le sens de ce que nous faisons gît là, au cœur même de nos observations et de nos analyses sur la mise en mémoire de la science. Cette évidence nous aveugle. Elle doit aussi nous interroger.